

Bulletin bibliographique

Autor(en): **E.M.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 11

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Rue Saint-Dominique et G. Q. G., par le lieutenant-colonel Ch. Bugnet. 1 volume in-8° de 334 pages, avec quatorze gravures hors texte. Paris, librairie Plon, 1937. Prix : 20 francs (français).

Cette histoire des rapports entre le ministère français de la guerre et le généralissime pendant la dernière guerre présente un intérêt particulier en ce moment où l'attention est attirée en France sur « l'impérieuse nécessité du commandement unique ».

La *Revue militaire générale*, dirigée par le général Paul Azan, docteur ès lettres, a publié, sous ce titre, un article où est invoquée l'autorité de M. Henry Bidou, critique littéraire, critique musical, critique dramatique, critique d'art (y compris l'art militaire), et qui a dit, parlant de la désignation du chef de l'armée, que cet enjeu « est la vie même du pays ». Le même numéro du périodique militaire en question contient un article (*Le commandement unique*) du général Maginel, et c'est encore le même sujet qui est traité, au moins incidemment, dans les pages qui précèdent. Sous ce titre : *La Tour de Babel*, le général de Cugnac écrit, en effet : « La question de l'unité de commandement est capitale. On ne peut pas espérer la victoire dans une guerre de l'avenir si cette solution — le généralissime doit être désigné dès le temps de paix — n'est pas adoptée ».

A la vérité, on attribue cette unanimité de la presse à des préoccupations personnelles intéressées, au désir de mettre certain membre du Conseil supérieur de la guerre dans une situation qui fasse de lui le chef des forces de terre, de l'air et peut-être aussi de la mer.

Le lieutenant-colonel Bugnet montre que cette unité n'est sans doute pas réalisable : que, en tout cas, elle n'a presque jamais été réalisée ; que, dans les guerres de coalitions, surtout, il est presque impossible de l'établir ; que non seulement il n'y a jamais complète entente et unité entre les deux pouvoirs militaires — ministre de la défense nationale et généralissime ; mais qu'il n'y en a pas davantage entre les deux pouvoirs civils — parlement et gouvernement.

En d'autres termes, commandement unique, ce n'est qu'un mot, disait Foch. Et, à son tour, Bugnet écrit que la direction de la guerre, ce n'est qu'un mot. « Elle ne vaut, ajoute-t-il, que par celui qui l'assure. Mais cette autorité, pour qu'elle s'exerce avec le plus d'avantages et aboutisse avec le plus d'efficacité, entre quelles mains doit-elle se trouver ? Entre les mains du commandement, du parlement ou du gouvernement ? — Le gouvernement doit être le maître. »

Telle est l'une des conclusions de *Rue Saint-Dominique et G. Q. G.* Et voici l'autre : « La direction de la guerre n'est pas une question de décrets : c'est une question d'hommes. »

Rien de plus juste, je crois : on aura beau organiser rationnellement les relations entre le pouvoir civil et le chef de l'armée, ces relations, fussent-elles parfaites en théorie, ne serviront à rien

si les deux autorités en présence ont un caractère tel qu'elles n'arrivent pas à s'entendre, ou si leurs conceptions sont en désaccord. Et, avec des règlements médiocres ou inexistantes, on peut arriver à de bons résultats s'il y a, de part et d'autre, la ferme volonté de collaborer du même cœur à la même œuvre.

Pour démontrer qu'il en est ainsi, Bugnet met en scène ce qui s'est passé entre l'hôtel du ministre, sis rue Saint-Dominique, et le Grand quartier général, installé d'abord à Vitry-le-François et qui s'est déplacé à plusieurs reprises de 1914 à 1918.

Je dis bien qu'il a mis ces événements en scène, car il a un tempérament d'auteur dramatique ou de romancier (il a, d'ailleurs, publié déjà une sorte de roman — *Le collier de pierres de lune* — chez Grasset) et il a du goût pour la littérature d'imagination. Foch le lui a reproché, et il lui a conseillé d'abandonner celle-ci pour écrire exclusivement sur la guerre et l'armée.

— Vous êtes spécialisé dans le militaire. Restez-y, lui a dit le maréchal. Pourquoi vous disperser ? Pourquoi faire de la littérature ? Je ne crois pas à la littérature. Parlez clairement. Moi, je ne fais pas de littérature, mais on me lit à cause de ce dont je parle... La forme ?... S'il n'y a rien là-dessous, cela ne vaut rien : un bel habit posé sur un manequin.

La forme, chez Bugnet, est extrêmement agréable. Il a suivi l'excellent conseil de parler clairement. Il a fait mieux encore. Ses récits, en effet, peuvent paraître un tantinet romancés, en ce sens que, par exemple, il rapporte des propos qui ont été échangés sans témoins et qui n'ont donc pu être connus que par les interlocuteurs eux-mêmes, c'est-à-dire, selon toute probabilité, avec des altérations volontaires ou inconscientes. Mais ces propos sont reproduits fidèlement, de sorte que le livre n'a rien d'un roman, sauf qu'il se lit comme un roman. Il est vivant, captivant, émouvant, passionnant. Et il est vrai. Il repose sur les fondements solides d'une bonne documentation, d'observations directes, de renseignements contrôlés, dont beaucoup sont ou complètement inédits ou peu connus. L'auteur n'y a introduit aucun élément fantaisiste.

Ce livre est à rapprocher de ce *G. Q. G., Secteur I* qui a eu un si grand et si légitime succès au moment où il a paru. Mais, si Jean de Pierrefeu a vu bien des choses et bien des gens, s'il a très habilement montré ces choses et ces gens, il a été rarement au fond des événements, au fond des personnages. Sa psychologie est restée assez superficielle. Celle de Bugnet pénètre fort loin. Il a étudié avec pénétration le caractère des personnages et le caractère des événements. Il présente les uns et les autres avec précision, avec netteté et aussi en y mettant toutes les nuances nécessaires. Ses jugements restent constamment modérés. On sent sa volonté de ne céder à aucun parti pris. Non seulement il désire être équitable, mais il a un évident besoin de se sentir en sympathie avec les hommes dont il parle. Il leur est volontiers indulgent. Une certaine noblesse de sentiments, une réelle hauteur d'âme, se manifestent dans ce livre qui est remarquable, et qu'on devra lire si on veut connaître la vie, — la vie tant extérieure qu'intérieure, si on peut ainsi parler — des protagonistes du grand drame dont le monde est encore tout ébranlé et tremblant.

Lt-Col E. M.